



Avec son troisième recueil de nouvelles, l'Irlandaise Claire Keegan explore l'intimité de personnages rongés par leurs envies, leurs rancœurs, leurs ratés. Toujours en sourdine.

# Appels d'Eire

Claire Keegan aime à prendre son temps. Plus de dix ans se sont écoulés depuis la parution au Royaume-Uni de son premier recueil de nouvelles, *L'Antarctique. À travers les champs bleus* propose huit nouveaux récits. Si le décor reste le même, des histoires toutes simples, un soin extrême apporté aux détails, le ton a un peu changé. Il y a plus de retenue, de silences, dans ses familles déchirées, ses personnages abîmés. On retrouve cette douleur sourde, lancinante, et cette étrange douceur, qui traversaient déjà *Les Trois lumières* (publié en France en 2011, en réalité postérieur aux textes qui composent ce recueil). Claire Keegan poursuit l'élaboration d'un univers toujours plus contemplatif, plus secret, empreint de mystères, de magie parfois. « La nuit des sorbiers », qui clôt *À travers les champs bleus*, en appelle ainsi à la malédiction et à la guérison, avec en exergue l'extrait d'un conte de fées irlandais. Au cœur de ses histoires, une Irlande sans âge, presque hors du temps, ses hommes attachés à leur terre et ses femmes délaissées qui aspirent à sortir de leur ombre, exister par elles-mêmes, se venger parfois. Exemple, Martha, dans « La fille du forestier », mal mariée par résignation « plus seule maintenant qu'à n'importe quel moment de sa vie de célibataire », mais capable de créer de véritables moments de grâce devant les voisins attablés : « elle avait un vrai talent de conteuse. Lors de ces rares soirées, ils la voyaient cueillir les fruits de son imagination et les révéler devant eux. Ils repartaient avec le souvenir (...) de la femme dont les cheveux brun foncé flottaient plus librement au fil des heures et de ses mains pâles cueillant des histoires improbables comme des prunes vertes qui auraient mûri au fur et à mesure du récit près du feu ».

L'espace, « immense, découvert » sert ces portraits plus vrais que nature. Une Irlande déserte, même sous le soleil, donne corps aux écrits : « il y avait la terre et le feu et l'eau sur ces pages ; il y avait un homme et une femme et la solitude humaine. Quelque chose dans l'œuvre était fondamental et simple ». Difficile de mieux qualifier les récits de Claire Keegan. Lesquels « *attache(nt) une grande valeur à des choses ordinaires que les autres dédaignent pour la simple raison qu'elles se produisent tous les jours* ».

**Vous avez fait le choix de vous tourner vers la nouvelle plutôt que le roman. Qu'est-ce qui vous retient dans la forme brève ?**  
Je ne suis pas absolument certaine de savoir ce qui me plaît dans

la nouvelle. Peut-être ce degré d'intensité qu'on atteint sur un texte bref, qu'on ne retrouve pas dans un roman. Faire court devient un impératif : sur la durée, il est évidemment impossible de maintenir la même force. Et puis, il y a aussi une forme de simplicité, de modestie du récit, quand le narrateur est moins engagé, presque parfois comme réticent. La nouvelle ne profite pas de ce mouvement de fond qui pousse le roman. Une bonne histoire filtre goutte à goutte, et puis avec un peu de chance, s'étend. C'est plus tranquille. Et en même temps, l'expérience littéraire est forcément plus intense, moins confortable. Pour tout dire, j'ai commencé un roman, qui est depuis un bon moment relégué au fond d'un tiroir. En attendant, j'écris toujours plus d'histoires...

## La littérature anglo-saxonne accorde à la nouvelle une place plus importante que la littérature française. Pourquoi ?

C'est d'autant plus surprenant que certains auteurs français ont écrit des nouvelles remarquables : Maupassant, Balzac, Colette, Flaubert – je pense tout particulièrement à *Un cœur simple*. Mais il est vrai que la littérature irlandaise a une réelle inclination à la nouvelle. Elle découle d'une longue tradition : Joyce, Frank O'Connor, Liam O'Flaherty, Mary Lavin, Sean O'Faolain, John McGahern... C'est peut-être parce que nous n'avons pas comme en France l'habitude de nous exprimer par des discours. Non pas que les Irlandais ne parlent pas ; mais nous avons cette volonté toujours de dire peu, de révéler le moins possible. C'est cette façon que nous avons de garder les gens un peu à distance. Ce que nous avons besoin de dire s'exprime alors peut-être plus naturellement au travers de la nouvelle ; il y a toujours cette intensité, qui se marie alors au besoin de dialogue éventuel d'un narrateur par ailleurs réticent...

## Vos récits sont souvent très visuels, comme s'il y avait une première image de départ...

C'est différent en fait, à chaque fois. Parfois il y a une image, parfois, juste une ligne de dialogue, parfois un sentiment que je n'arrive pas à identifier clairement, mais que je refuse de lâcher tant que je n'ai pas découvert ce qu'il était exactement, en écrivant, en découvrant mon histoire. Ce qui m'importe dans un récit, c'est imaginer la vie, minutieusement, dans ses moindres aspects, au travers d'une série d'événements, liés entre eux, avec des éclairs, des moments de compréhension et de sagesse.

## Certains personnages sont confrontés à un quotidien difficile, austère... comme cette femme dans « Près du bord de l'eau » qui va voir la mer et repart avec son mari, alors qu'elle sait qu'il a été prêt à l'abandonner. C'est un type de personnage qui vous attire particulièrement ?

Je ne pense pas dire des choses particulièrement difficiles. Ce sont les circonstances de la vie de ces personnages qui sont difficiles, c'est leur réalité. Mon travail à moi, c'est de raconter leur existence, de recréer un contexte global, mais aussi de dire ces personnages avec un respect véritable que je leur dois, qu'ils soient hommes ou femmes. Souvent mes nouvelles sont écrites d'un point de vue masculin d'ailleurs. Et puis, beaucoup de mes personnages féminins sont très satisfaits en leur propre compagnie.

## Vos histoires sont pleines d'ombres, de non-dits ; il y a quelque chose de très poétique dans l'atmosphère qui s'en dégage. C'est quelque chose que vous recherchez ?

Je lis de la poésie depuis mon adolescence. Mais j'aime à penser que si l'atmosphère de mes histoires se fait parfois poétique, c'est par un mouvement naturel qui tiendrait entièrement à mon





DR

style. Je ne vais pas délibérément vers la poésie ; mais j'imagine qu'au fil du temps, mes lectures ont influencé à la fois mon goût et ma manière d'écrire. Cela dit, je reste convaincue qu'il faut faire attention aux mots non pour leur forme, mais pour leur sens profond. Quand un auteur s'intéresse plus au langage qu'à l'histoire qu'il raconte, j'ai tendance à courir aux abris...

**Vous avez aussi un lien à la temporalité, très particulier, qui rend vos récits parfois difficiles à resituer...**

Ma manière de dire quelque chose d'un peu nouveau sur la nature humaine, à un moment précis, passe par ce qui a toujours été fondamental pour l'homme : un désir trivial, un besoin de nourriture, d'un refuge, d'une terre. Et puis viennent ensuite les difficultés nées de notre envie d'argent, d'amour, d'enfants. Le monde a bien changé, depuis l'époque de Tchekhov ; mais la nature humaine, elle, reste la même. Je cherche des symboles spontanés dans le quotidien des personnages que je raconte, de manière à permettre au lecteur de venir au plus près de l'épicentre de l'expérience. C'est vers ce type d'écriture que je vais naturellement. Je n'ai pas envie d'être particulièrement d'actualité. J'aime les symboles un peu anciens, les images solidement ancrées. Et je les veux, avant tout autre chose, nécessaires au récit. D'ailleurs, il est très important de respecter à la fois l'intelligence et l'expérience du lecteur, pour être certain que son imagination va pouvoir vagabonder à son gré. Le présumé de l'auteur doit être que son lecteur est intelligent, mais mal informé. En partant de ce postulat, j'essaie de proposer un récit écrit le plus efficacement possible, avec en plus un peu d'élégance, de grâce, de manière à pouvoir alimenter quelque peu la vie intérieure du lecteur.

**Vous avez cette manière justement d'aller toujours à l'essentiel, sans détails excessifs...**

Il y a cette nouvelle magnifique de Flannery O'Connor, *Braves gens de la campagne*. L'histoire d'un vendeur de bible qui vole la jambe de bois d'une athée. Certains critiques ont interprété cette jambe de bois comme symbolique d'une certaine rigidité du personnage principal. Flannery O'Connor, elle, considérait que si

cette interprétation du récit pouvait bien sûr tout à fait tenir la route et correspondre à une certaine réalité, il fallait bien voir que la jambe de bois était d'abord et avant tout pour elle une jambe de bois, dont son personnage avait absolument besoin ! J'aime assez cette manière d'aller à l'essentiel, sans plus de fioritures.

**Comment avez-vous commencé à écrire ?**

J'avais une vingtaine d'années, et pas de travail. J'avais postulé pour au moins trois cents emplois, envoyé mes trois cents lettres de motivations et CV, j'avais reçu mes trois cents courriers de refus. Du coup, je n'avais plus grand-chose à perdre. Ma mère écoutait une émission de télé, à la maison, et il y avait cet appel pour un concours de nouvelles. En guise de premier prix, les organisateurs offraient mille livres. Et mon histoire a été retenue parmi les dix finalistes, sur quelque dix milles histoires envoyées. Je me suis dit, pourquoi pas ? J'ai continué à écrire. Et je suis là aujourd'hui.

**Dans *À travers les champs bleus*, vous mettez en scène un personnage de diseuse d'histoire, Martha, Vous partagez son don pour le récit ?**

Non ! Je ne suis pas une diseuse d'histoire mais véritablement une écrivain d'histoires. Si on doit parler de talent, il n'est pas de même nature dans les deux cas. Pour la diseuse d'histoire, il s'agit de pouvoir raconter en public, d'être en capacité de créer sur le moment, de distraire tout un groupe. C'est une forme de performance publique. La nouvelle, on le disait tout à l'heure, vient d'un narrateur réticent, quelqu'un qui choisit la discrétion, et ce rapport intime qui se crée quand le lecteur rencontre l'auteur, silencieusement, dans la solitude, à travers les pages du récit. Comme écrivain, j'écoute surtout les silences, les moments de tension dans la vie de mes narrateurs, pour m'approprier leurs difficultés, découvrir leur histoire. Ce n'est pas quelque chose que je serais capable de faire à haute voix. C'est beaucoup de travail, de la concentration, du temps, pour écrire et réécrire plusieurs fois l'histoire qu'on veut faire lire.

**Vous avez grandi en Irlande, avant de passer plusieurs années aux États-Unis. Dans quelle mesure pensez-vous que cela a pu influencer votre manière d'écrire ?**

Je suis allée à la fac à La Nouvelle-Orléans, pour étudier la littérature et les sciences politiques. C'est un cursus qui a influé sur ma manière de penser. J'ai pu étudier la philosophie, la théorie politique, les structures poétiques, le darwinisme, le droit constitutionnel, Chaucer, les probabilités mathématiques, le système politique américain, les religions, l'histoire de la Guerre Civile, la Renaissance. Tout ceci, cette somme de savoirs, a forcément influé sur ma manière d'écrire. D'autant plus que j'ai eu la chance d'avoir d'excellents enseignants pendant ces années passées à la Loyola University... Mais je suis d'abord et avant tout un auteur irlandais.

**Propos recueillis par Julie Coutu**

**À TRAVERS LES CHAMPS BLEUS** DE CLAIRE KEEGAN  
Traduit de l'anglais (Irlande) par Jacqueline Odin, éditions Sabine Wespieser, 272 pages, 22 €

